

CE QUE  
NOUS DÉSIRONS  
LE PLUS

---

CAROLINE  
LAURENT

LES ESCALES  
DOMAINE FRANÇAIS

CE QUE NOUS  
DÉSIRONS LE PLUS

## DE LA MÊME AUTRICE

*Et soudain, la liberté*, co-écrit avec Évelyne Pisier, Les Escales, 2017. (Prix Marguerite Duras, Grand Prix des Lycéennes de ELLE, Prix Première Plume.)

*Rivage de la colère*, Les Escales, 2020. (Prix Maison de la Presse, Prix du Roman Métis des Lecteurs et des Lycéens, Prix Louis-Guilloux, Grand Prix des Blogueurs Littéraires, Prix Paul Bourdarie de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer, Prix Cardinal-Perraud, Prix des Lecteurs du Var, Prix de la 25<sup>e</sup> Heure du Mans, Prix du Deuxième Roman de Grignan...)

Caroline Laurent

CE QUE NOUS  
DÉSIRONS LE PLUS

LES ESCALES :  
.....  
DOMAINE FRANÇAIS :

© Éditions Les Escales domaine français, un département d'Édi8, 2022  
92, avenue de France  
75013 Paris – France  
Courriel : [contact@lesescales.fr](mailto:contact@lesescales.fr)

ISBN 978-2-36569-582-4  
Dépôt légal : août 2022  
Imprimé en France

Couverture : Hokus Pokus créations  
Mise en pages : Nord Compo

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'Auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Aux femmes qui écrivent*



« A priori, le chaos représente  
notre pire crainte,  
mais j'en suis venue à croire que  
c'est peut-être  
ce que nous désirons le plus. »

Deborah Levy, *Le Coût de la vie*





C'est un livre que j'écrirai les cheveux détachés. Comme les pleureuses de l'Antiquité, comme Méduse et les pécheresses. Le geste avant les phrases : défaire le chignon qui blesse ma nuque, jeter l'élastique sur le bureau, et d'un mouvement net, libérer ma chevelure. *Libérer* est un mot important, je ne vous apprends rien.

Nous devons tous nous libérer de quelque chose ou de quelqu'un. Nous croyons que c'est à tel amour, à tel souvenir, qu'il faut tourner le dos. Et le piège se referme. Car ce n'est pas à cet amour, à ce souvenir, qu'il convient de renoncer, mais au deuil lui-même. Faire le deuil du deuil nous tue avant de nous sauver – sans doute parce qu'abandonner notre chagrin nous coûte davantage que de nous y livrer.

Durant des mois, je me suis accrochée à mon chagrin. À mes lianes de chagrin. Il me semblait avoir tout perdu, repères, socle et horizon. Le feu lui-même m'avait lâchée : je ne savais plus écrire. À la faveur d'une crise profonde, que je qualifiais volontiers de *catastrophe*, j'avais perdu les mots et le sens. Je les avais perdus parce que j'avais perdu

mon corps, on écrit avec son corps ou on n'écrit pas, moi, j'avais perdu mon corps, et ma tête aussi.

Un jour que j'étais seule dans mon appartement, l'envie m'a prise d'ouvrir un vieux dictionnaire. Les yeux fermés, j'ai inspiré le parfum ancien de poivre et de colle, puis j'ai approché mes lèvres du papier. Je voulais que mon palais connaisse l'encre du monde.

De la pointe de ma langue, j'ai goûté la *folie*.

Elle m'a paru bonne et piquante.

Cette petite a le goût des mots, disait-on de moi enfant. Aujourd'hui je sais que ce sont les mots qui ont le goût des humains. Ils nous dévorent. Ils nous rendent fous.

*Folium* en latin – pluriel *folia* – signifie la feuille. La feuille de l'arbre bien sûr, et par extension celle de papier, le feuillet. Au xv<sup>e</sup> siècle, *folia*, ou *folia*, s'est mis à désigner une danse populaire caractérisée par une énergie débridée. Souvenir de l'Antiquité peut-être, quand sur le Forum ou dans les rues d'Herculanum on entendait des hommes crier, éperdus de désir : « Folia ! » *Folia*, nom de femme. Ainsi la définissait le *Gaffiot*. Je n'imaginai pas de Folia laides. Folia était le nom d'une beauté sauvage, indomptable, et je voyais

## CE QUE NOUS DÉSIRONS LE PLUS

d'ici, pressant amoureusement les hanches, les longs cheveux noirs roulés en torsade. La folie convoquait donc la danse, l'écriture et la femme. Le décor était planté.

Pendant un an, moi la danseuse, l'écrivaine et la femme, j'ai lutté pour ne pas devenir folle. Je ne parle pas de psychiatrie, mais de cette ligne très mince, très banale, qui vous transforme lorsque vous la franchissez en étranger du dedans. J'avais libéré de moi une créature informe comme de la lampe se libère le mauvais génie. Cette créature se dressait sur mon chemin où que j'aïlle, où que je fuie. Je ne la détestais pas pour autant. Je crois surtout que je ne savais pas quoi penser d'elle. La seule manière de l'approcher, c'était de l'écrire. Mais l'écriture me trahissait, l'écriture ne m'aimait plus.

L'évidence brûlait.

J'avais devant moi de beaux jours de souffrance.



1

---

# Résurrection des fantômes

*Les fantômes portent la trace  
de leurs histoires effilochées  
et c'est pour cela qu'ils reviennent.  
Ils attendent d'en découdre,  
c'est-à-dire de voir leur histoire reprise  
par ceux qui leur survivent.*

*Delphine Horvilleur, Vivre avec nos morts*

L'histoire aurait commencé ainsi :

J'avais une amie, et je l'ai perdue deux fois. Ce que le cancer n'avait pas fait, le secret s'en chargerait.

(J'aimais les secrets, avant. Je les aimais comme les nuits chaudes d'été quand on va, pieds nus dans le sable, marier la mer et l'ivresse. Aujourd'hui je ne sais plus. Le monde a changé de langue, de regard et de peau. Je ne sais plus comment m'y mouvoir. J'ai désappris à nager, moi qui avais choisi de vivre dans l'eau.)

Une *trahison*. Une amitié folle piétinée de la pire des façons, une tombe creusée dans la tombe. Oui, l'histoire aurait pu être celle-là. Je l'ai longtemps cru moi-même, m'arrimant à cette idée comme aux deux seules certitudes de ma vie : Un jour nous mourons. Et la mer existe.

Après la mort, il n'y a rien.  
Après la mer, il y a encore la mer.



CAROLINE LAURENT

J'avais cédé aux sirènes, je m'étais trompée.  
L'histoire n'était pas celle de mon amie deux fois  
perdue, mais un champ beaucoup plus vaste et  
inquiétant, qui ne m'apparaîtrait qu'au terme d'un  
très long voyage dans le tissu serré de l'écriture.